|  |  |
| --- | --- |
| Description : Macintosh HD:Users:Ghislaine:Documents:COURS LYCÉES : 1. courrier admin. ou autres:Logo_Matisse.jpg | **BACcalauréat D’ENTRAINEMENT - FRANçAIS** **Sections générales**  |

**Consignes pour un bac d’entraînement en 4 h**

**SILENCE !! Aucune question au surveillant de salle, ni aux camarades**

***Vous ne retournerez qu'à mon signal le sujet posé sur votre table***

**Aucun prêt de matériel, ni de nourriture ne sera autorisé**

Vous ne conserverez sur la table que de quoi écrire, corriger, sur/souligner, le reste - trousse, cartable, sac, portable 1, portable 2, portable 3 - sera mis sous le tableau.

Pas de veste, blouson sur le dos de la chaise, rien dans les poches

L’horloge de la salle pourra être surveillée pour organiser et vérifier le temps.

**Vérifiez votre sujet !**

Vous utiliserez des feuilles doubles que vous n'oublierez pas de paginer 1/6, 2/6…

Vous anonymerez votre copie, n’oubliez pas les intercalaires : pas de nom propre, juste un numéro à trois chiffres, de votre choix que vous sauvegarderez

Vous laisserez libre la 1° page pour un espace suffisant pour les appréciations et notifierez :

QT :                 /4     - C                     /16          **ou**        D                      /16       **ou**     I                      /16

Précisez le sujet d'écriture choisi en 1° page de votre copie

Une seule sortie possible durant les 4 heures, après avoir montré ses poches

Aucune question, aucune communication, aucune tentative de fraude ne seront admises.

Les 1/3 temps ne répondront pas à la question de corpus ; ils l’indiqueront sur leur copie sous leur n° d’anonymat

Chaque élève signe la fiche d'émargement avant de rendre sa copie et de sortir.

**Vous ne rendrez pas le sujet que vous conserverez, rangerez soigneusement et apporterez obligatoirement en revanche à la séance de compte-rendu et correction.**

****

**Bon courage, bon travail, GZ**

**OBJET D’ETUDE : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVIème à nos jours**

**Corpus**:

« La Barbe Bleue » de Charles Perrault

*Contes de ma mère l'Oye* ou *Histoires et contes du temps passé* (1697)

(Recueil de huit contes merveilleux issus du folklore national)

**Texte intégral :**

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie, et des carrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuit devant lui. Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait pas ce que ces femmes étaient devenues. Barbe Bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point, et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois Barbe Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence, qu'elle fit venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne si elle voulait, que partout elle fit bonne chère :

- « Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres-forts, où est mon or et mon argent, celles des coffrets où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné ; et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse, et part pour son voyage. (\*1)Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât chercher pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs, où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées ; après quelques moments elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang gisaient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c'était toutes les femmes que Barbe Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre). Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet qu'elle venait de retirer de la serrure lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu, mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point ; elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sablon et avec du grès, il y demeura toujours du sang, car la clef était magique, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre. (\*2)

Barbe Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres en chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, et elle les lui donna. Mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

- « D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? »

- « Sans doute », dit-elle, « que je l'ai laissée là-haut sur ma table. »

- « Ne manquez pas », dit la Barbe bleue, « de me la donner tantôt. »

Après l'avoir retardé le plus possible, il fallut apporter la clef. Barbe Bleue, l'ayant examinée, dit à sa femme :

- « Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? »

- « Je n'en sais rien », répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

- « Vous n'en savez rien », reprit Barbe Bleue, « je le sais bien, moi » ; vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Hé bien, Madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. »

 Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était ; mais Barbe Bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher :

- « Il faut mourir, Madame, lui dit-il, et tout à l'heure. »

- « Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant, les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. »

- « Je vous donne un quart d'heure », reprit Barbe Bleue, « mais pas un moment de plus. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit :

- « Ma sœur Anne (car elle s'appelait ainsi), monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point ; ils m'ont promis qu'ils viendraient me voir aujourd'hui, et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. »

La sœur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :

- « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne lui répondait :

- « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie. »

Cependant Barbe Bleue, tenant un grand couteau à la main, criait de toute sa force à sa femme :

- « Descends vite, ou je monterai là-haut. »

- « Encore un moment s'il vous plaît », lui répondait sa femme et aussitôt elle criait tout bas :

- « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne répondait :

- « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie. »

- « Descends donc vite, criait la Barbe bleue, ou je monterai là-haut. »

- « Je m'en vais », répondait sa femme, et puis elle criait :

- « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

- « Je vois », répondit la sœur Anne, « une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. »

- « Sont-ce mes frères ? »

- « Hélas ! non, ma sœur, c'est un troupeau de moutons. »

- « Ne veux-tu pas descendre ? » criait la Barbe bleue.

- « Encore un moment », répondait sa femme; et puis elle criait :

- « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

- « Je vois », répondit-elle, « deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore. Dieu soit loué », s'écria-t-elle un moment après, « ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter. »

Barbe Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée.

- « Cela ne sert de rien », dit Barbe Bleue, « il faut mourir. »

Puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le couteau en l'air, il allait lui trancher la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

- « Non, non », dit-il, « recommande-toi bien à Dieu » ; et levant son bras...

A ce moment on heurta si fort à la porte, que Barbe Bleue s'arrêta tout court : on ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à Barbe Bleue. Il reconnut que c'était les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron : ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères. Il se trouva que Barbe Bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme, dont elle était aimée depuis longtemps ; une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec Barbe bleue.

MORALITE

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets ;
On en voit, tous les jours, mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger ;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être.
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITE

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible,
Fût-il malcontent et jaloux.
Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et, de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.

*De (\*1) à (\*2), non pas typographie de Perrault mais limites de l’extrait destiné à être commenté.*

\* \*

\*

**QUESTION et Travaux d’ écriture**

**I. Question transversale (sur 4 points) :**

 En quoi cette œuvre met-elle en scène des archétypes (modèle [primitif](http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/primitif/) [ou](http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/ou/) [idéal](http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/ideal/), image primordiale) féminin et masculin ?

**Les élèves bénéficiant d’1/3 temps ne traiteront pas cette question**

**II. Vous traiterez, au choix  (sur 16 points):**

**1. le commentaire :**

Vous commenterez de façon ordonnée l’extrait présentant la découverte du cabinet qui s’ouvre sur (\*1) « les voisines et les bonnes amies » et se clôt sur « il revenait de l’autre »(\*2).

**Vous rendrez sur votre copie une introduction rédigée, un plan de développement détaillé, illustré de citations, une conclusion rédigée.**

**2. la dissertation**:

Qu’est-ce qui peut, selon vous, conduire un écrivain à choisir le genre de l’apologue (fable, conte populaire, savant, merveilleux ou philosophique…) ?

Vous résoudrez cette problématique dans un développement planifié, argumenté, étayé par des analyses axées non seulement sur le corpus mais sur vos lectures analytiques, cursives et complémentaires.

Toute dissertation n’étayant pas son argumentation par des références constantes et précises aux textes illustrant l’objet d’étude obtiendra une note bien inférieure à la moyenne.

**3. l’écriture d'invention**

Deux lecteurs d’apologues échangent leurs points de vue sur ce genre. Pour l’un, l’apologue, donc le conte, la fable… ne sont qu’enfantillages et frivolité destinés à des enfants ; pour l’autre, il mérite d’être réhabilité et considéré comme un genre sérieux et utile, pour les enfants comme pour les adultes.

Vous rédigerez ce dialogue en vous abstenant de toute familiarité ou grossièreté, en vous appuyant, notamment, sur « La Barbe bleue » de Perrault comme sur vos autres lectures analytiques, cursives et complémentaires.]

***Comme au baccalauréat, les correcteurs enlèveront jusqu’à 2 points pour la mauvaise qualité de l’orthographe (2 points en moins sanctionnent une moyenne de 5 fautes par page).***

\* \*

\*

**Annexe**

*(****À exploiter avec discernement !*** *Les examinateurs ne tiennent pas à juger, dans votre éventuel plagiat, de la réflexion et du style des auteurs du site Internet qui vous livre cette documentation) :*

<http://www.hattemer.fr/Noel_contes/Bio_Perrault.htm>

Charles Perrault, 1628-1703

Écrivain français, qui fut à l'origine de la querelle des *Anciens et des Modernes*, et qui contribua à mettre au goût du jour le genre littéraire des contes de fées. Fils d'un parlementaire parisien, il était le dernier d'une famille de quatre frères, qui se distinguèrent tous sous le règne de Louis XIV.

Son frère aîné, Pierre, était premier commis de Colbert, et lui-même travailla pendant vingt ans à son service, chargé de la politique artistique et littéraire de Louis XIV. Contrôleur général des bâtiments du roi, membre de la Commission des inscriptions publiques (future Académie des inscriptions et belles-lettres), il fut élu en 1671 à l'Académie française, où il fut l'initiateur et le principal protagoniste de la fameuse *querelle des Anciens et des Modernes*. Depuis la Renaissance, la conception littéraire était dominée par le sentiment de la supériorité des auteurs de l'Antiquité (grecs et latins), et l'idéal esthétique du classicisme était fondé, entre autres, sur le principe de l'imitation des modèles, réputés indépassables, de la littérature antique. Avec la lecture, le 27janvier 1687, de son poème intitulé le Siècle de Louis le Grand, à la gloire du roi, Perrault exposait devant les académiciens l'idée contenue dans ces deux vers : « ! Que l'on peut comparer, sans crainte d'être injuste, le siècle de Louis, au beau siècle d'August.!» La querelle était lancée. Deux camps se formèrent avec, à leurs têtes, Boileau pour les Anciens et Perrault pour les Modernes. Il développa par la suite ses thèses en faveur des Modernes dans ses Parallèles des Anciens et des Modernes, publiées en 1688 et 1696, et dans les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle, avec leur portrait au naturel (1696-1700).

Mais ce n'est pas par ces textes que Perrault a acquis dans la littérature universelle la notoriété qu'on sait. C'est par une œuvre de dimensions extrêmement réduites, ses *Contes de ma mère l'Oye* ou *Histoires et contes du temps passé* (1697), recueil de huit contes merveilleux issus du folklore national. Transmis essentiellement par les femmes, nourris en partie de l'imaginaire médiéval légendaire, chevaleresque et courtois, de textes narratifs de la Renaissance italienne, ces contes sont totalement étrangers à la tradition littéraire de l'Antiquité, et leur publication constitua une pièce essentielle dans le combat que menait Perrault en faveur des Modernes.

Par ailleurs, leur style simple, « naïf », leur douceur, le fait qu'ils soient écrits en prose, correspondait à l'image que les Modernes se faisaient de la langue française et s'opposaient à l'académisme, à la pédanterie, à l'âcreté, à la rudesse qu'ils prêtaient aux Anciens, en particulier à Boileau. La prétendue destination des Contes aux enfants est donc une subversion du genre, procédé qui, inauguré par Perrault et repris après lui aux siècles suivants, répondait à une visée idéologique: la langue des contes était considérée comme la langue des nourrices, et donc, métaphoriquement, comme la langue maternelle de la France. Issus du folklore populaire français pour la plupart, les contes adaptés littérairement par Perrault n'appartenaient aucunement, en réalité, à la littérature enfantine, mais à une littérature orale, mouvante, destinée aux adultes des communautés villageoises, faits pour être lus le soir, à la veillée. Le passage des contes à la culture, écrite et savante, impliqua un processus de transformation, paradoxalement aussi profond que peu visible à première vue. En effet, qui sait aujourd'hui que le Petit Chaperon rouge des versions orales dévorait la chair de sa mère-grand, et s'abreuvait de son sang !? Qui sait que Cendrillon jetait du sel dans la cendre en faisant croire qu'elle avait des poux afin qu'on la laisse tranquille ?

Les Contes de Perrault sont le résultat d'une censure assez nette de tous les éléments et des motifs qui, dans la version originale, pouvaient choquer ou simplement ne pas être compris par un public mondain. Mais Perrault ne se contenta pas de retrancher ce que les contes pouvaient avoir de vulgaire ; il transforma le récit et l'adapta à la société de son temps, ajoutant des glaces et des parquets au logis de « Cendrillon », resituant l'action du « Petit Poucet » à l'époque de la grande famine de 1693. Parallèlement, il les teinta d'un humour spirituel, agrémenta le récit de plaisanteries parfois piquantes, destinées à ne pas prendre le merveilleux des contes trop au sérieux, déclarant par exemple que l'ogresse de « la Belle au bois dormant » veut manger la petite Aurore « à la sauce Rober t», que « le prince et sa belle ne dormirent pas beaucoup » après leurs retrouvailles, ou encore que les bottes du « Chat botté » n'étaient pas très commodes pour marcher sur les tuiles des toits. Ce faisant, il adaptait son style à l'idée qu'il voulait donner des *Contes de ma mère l'Oye*, multipliant les archaïsmes et les tournures vieillies, utilisant le dialogue, le présent de narration ou le jeu des formulettes (« Anne ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »; « Ma mère-grand, comme vous avez de grands bras »), qui rappellent l'origine orale des contes et leur vivacité. Intégrant les éléments populaires du conte à une trame romanesque, multipliant les signes d'une pseudo-oralité, ainsi que ceux d'une fausse innocence, Perrault transforma le conte populaire, en réalisant un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle, et sauva de l'oubli les huit (11 en fait avec les 3 contes en vers) récits traditionnels, aujourd'hui célébrissimes, qui composent son recueil.